NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

114 N° 4 1992

Édith Stein ou la «chasteté des choses»

Olivier DE BERRANGER

p. 533 - 557

https://www.nrt.be/es/articulos/edith-stein-ou-la-chastete-des-choses-18

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Édith Stein ou « la chasteté des choses »

« Lorsque pour la première fois un enfant dans le monde exulta de joie, c'est l'essence même de la joie enfantine qui devint réelle[1]. » Paradoxalement peut-être, ce mot d'Édith Stein nous introduira à la brève méditation que nous voudrions lui consacrer à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, survenue le 9 août 1942 dans le crématoire réservé aux femmes juives du camp de Birkenau, tout près d'Auschwitz. Mais pour tenter de le bien saisir, il est sans doute nécessaire de citer ici une réflexion de Peter Wust, qui fut un temps son collègue dans l'enseignement à Münster, à propos du courant philosophique où la pensée d'Édith Stein s'est formée et dont elle n'a cessé de se nourrir :

> Dès le début, il doit bien exister, caché dans l'intention de toute nouvelle orientation philosophique, quelque chose de très mystérieux, la nostalgie d'un retour à l'objectivité, à la sainteté de l'être, à la pureté et la chasteté des choses, aux faits eux-mêmes. Car même si chez le père de ce nouveau courant de pensée (Husserl) le fléau moderne des subjectivismes ne pouvait pas être totalement évité, l'intention propre et originelle de cette école de pensée devait pousser beaucoup plus loin nombre de ses disciples sur le chemin des choses, l'étude des faits, l'être lui-même et, disons-le, vers l'habitus de l'homme catholique, auquel rien n'est plus conforme que l'esprit connaissant, qui prend sa mesure dans la mesure absolue des choses[2].

Édith Stein est baptisée le 1er janvier 1922 dans l'église paroissiale de Bergzabern, à une dizaine de kilomètres à peine de la frontière française. Elle a 31 ans. Elle sera admise au carmel de Cologne-Lindenthal le 14 octobre 1933. Et c'est là qu'elle contemple la joie de l'enfance « selon son être essentiel avant tout temps, avant l'existence du monde et des enfants, des hommes dans le monde et de la joie des enfants » (*EE* 100). Selon les termes de son amie Hedwige Conrad-Martius, sa foi chrétienne ne lui a donc rien arraché de sa

1. E. STEIN, *Endliches und ewiges Sein. Versuch eines Aufstiegs zum Sinn des Seins*, coll. Edith STEINS Werke (*ESW II*), Louvain, Nauwelaerts ; Freiburg, Herder, 1950 ; nous citerons l'édition française : *L'Être infini et l'Être éternel. Essai d'une atteinte du sens de l'être*, trad. G. CASELLA et F.A. VIALLET, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1972, p. 100 (cité désormais *EE*).

2. Cité par H. CONRAD-MARTIUS, « Meine Freundin Edith Stein », dans W. HERBSTRITH, *Edith Stein : Ein neues Lebensbild in Zeugnissen und Selbstzeugnissen*, Freiburg, Herder, 1987, p. 83.

passion de « phénoménologue née ». S'il nous est permis aujourd'hui de faire mémoire d'elle parmi les bienheureux, rien ne nous autorise à canoniser sa pensée. Mais il est frappant, à la lecture du récit autobiographique de sa jeunesse, rédigé au Carmel, comme de sa dissertation doctorale écrite à Fribourg-en-Brisgau en 1916, de constater combien, longtemps avant de recevoir le baptême, Édith Stein, attirée par « la sainteté de l'être » et « la chasteté des choses », s'est trouvée comme aimantée vers l'*habitus catholique* dont parle Peter Wust.

Après avoir signalé, dans un premier temps, quelques-uns de ces traits préliminaires à l'entrée d'Édith Stein dans l'Église, et en évitant de répéter ce que ses biographes ont déjà mis en lumière, nous interrogerons son maître-ouvrage philosophique, *L'Être fini et l'Être éternel*, pour y chercher la constance de sa visée première. Enfin nous nous demanderons quelle est l'actualité d'une telle pensée.

I. - En chemin vers la plénitude catholique

C'est à dessein que nous empruntons l'expression de *plénitude catholique* à Newman, dans l'un de ces beaux textes que le Père de Lubac avait tenu à citer en 1937 à la fin de son fameux ouvrage intitulé justement *Catholicisme*[3]. Un autre grand jésuite, qui fut pour Édith Stein une sorte de partenaire privilégié dans la poursuite de sa réflexion philosophique après son entrée dans l'Église, ne se trompa point sur certaines affinités de sa recherche de la vérité avec celle qui avait marqué l'itinéraire de Newman ; c'est en effet grâce à Erich Przywara qu'elle réalisa la traduction en langue allemande non seulement des *Letters and Diaries* du Newman anglican, mais aussi de l'ouvrage réputé difficile *The Idea of a University* de l'ancien oxonien devenu oratorien et recteur de l'Université de Dublin.

Il arrive que, par souci de fidélité au propre témoignage de l'intéressée, on évoque une phase d'athéisme dans la vie de la jeune Édith Stein. À lire de près le récit personnel de ses souvenirs, ce point de vue paraît exagéré. Écrit d'abord dans l'intention de montrer de l'intérieur la vie d'une famille juive au public allemand, alors soumis au martelage de la propagande antisémite, ce texte d'une fraîcheur cristalline permet encore au lecteur d'aujourd'hui d'entrevoir le déve-

3. H. DE LUBAC, *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*, 7e éd., Paris, Cerf, 1983, p. 393-395.

loppement d'une adolescente qui n'a rien de trop exceptionnel. Il n'est pas question de nier l'originalité d'un caractère et les touches éminemment personnelles du récit. Mais le passage graduel d'une enfance vécue au rythme des grandes célébrations familiales de la liturgie juive jusqu'à l'indifférence religieuse d'une étudiante, au demeurant fort douée, tout cela a le ton d'une grande modernité. Son auteur dit bien avoir « perdu la foi de (son) enfance » et se trouver soulagée de voir ses neveux prendre sa place dans le rituel du Seder lors de la nuit précédant la Pessah, la Pâque juive. Mieux, elle reconnaît avoir « cessé de prier en toute conscience et de manière délibérée »[4]. Mais justement, elle se souvient très bien dans quelles circonstances. Elle a 15 ans et passe ses vacances à Hambourg, chez sa sœur Elsa, qui a déjà abandonné toute croyance. Elle lit dans la bibliothèque de son beau-frère des livres qui ne sont « pas de son âge » (*LF* 148), dont rien ne nous dit toutefois qu'ils avaient fait naître en elle une quelconque prise de position sur l'existence de Dieu. En pleine croissance physique, elle avoue même traverser alors une période d'« apathie intellectuelle » (*LF* 150). Provisoirement au moins, la question religieuse est mise de côté. Sa mère, dont l'admirable figure fait irrésistiblement penser à la *femme parfaite* décrite à la fin du Livre des Proverbes, respecte l'attitude de sa dernière fille bien-aimée, comme elle l'a déjà fait pour ses six autres enfants.

L'abandon des pratiques n'a cependant jamais signifié pour cette lycéenne qu'elle renonce à la « recherche de la vérité ». Elle dit au contraire y consacrer le meilleur de ses discussions avec Kaethe, sa voisine en classe, sur des thèmes ignorés par l'enseignement qui leur y est dispensé (*LF* 147). Très tôt, elle se montre fort sensible au fait que son entourage aime à souligner son intelligence. Mais elle s'inquiète aussi de savoir si elle est « seulement » intelligente, parce que, confesse-t-elle, « je savais depuis mes plus jeunes années qu'il est plus important d'être bonne qu'intelligente » (*LF* 142). Inséparable de sa sœur Erna, de deux ans son aînée, elle fait de grandes parties de tennis avec elle et avec les jumeaux Hans et Franz et s'amuse de découvrir qu'un seul battement de paupière parfois lui permet d'obtenir ce qu'elle veut (*LF* 151).

Lorsqu'en 1911 Édith Stein se trouve placée devant les options au programme de l'Université de Breslau, sa ville natale, son besoin d'horizon intellectuel et la grande liberté accordée aux étudiants

4. *Aus dem Leben einer jüdischen Familie. Das Leben Edith Steins : Kindheit und Jugend*, *ESW* VII, 1965 ; nous citerons l'édition américaine : *Life in a Jewish Family*, trad. J. KOEPPEL, Washington, ICS Publications, 1986 (cité désormais *LF*), p. 60 et 70.

l'incitent à « choisir tout ». Certes, son désir de voir clair en elle-même et sa sensibilité toute féminine aux problèmes qu'elle devine dans son entourage l'orientent en priorité vers la psychologie. Mais, outre les cours de germanistique et d'histoire, elle s'initie au grec classique et se dit bientôt « fascinée » par l'enseignement philosophique du professeur Hönisgwald, attaché au criticisme kantien le plus strict. Jugeant sévèrement le laisser-aller de la majorité des étudiants, elle cherche la compagnie de ceux qui réagissent contre l'atmosphère générale. C'est ce qui la pousse à participer avec fougue non seulement aux activités de l'Association féminine de l'Université mais aussi aux séminaires du Groupe pédagogique, lequel recrute surtout parmi les étudiants et étudiantes qui, comme elle, suivent les cours de psychologie du professeur William Stern. Or, c'est dans le cadre de ce groupe qu'Édith Stein va connaître une sorte de premier appel intérieur à la conversion, à partir même de l'*ethos* profond du judaïsme.

Déjà, au lycée, il lui était arrivé une fois de fondre en larmes, parce qu'on l'avait accusée de « se gausser facilement des petits malheurs des autres » : « Je n'aurais pu imaginer faute plus détestable » (*LF* 166). À vrai dire, l'accusation lui avait alors paru injuste. Mais un incident survenu vers la fin de son quatrième semestre à Breslau devait retentir en elle avec une tout autre ampleur. Ce fut cette soirée où Hugo Hermsen, un garçon que tous les membres du Groupe pédagogique respectaient et aimaient, lui dit sèchement en guise d'au revoir sur le chemin de la maison, où il la raccompagnait : « Je vous souhaite de trouver à Göttingen des gens qui soient davantage à votre goût. Ici, vous me paraissez être devenue beaucoup trop critique. » Elle reçut durement le coup :

> À la maison, personne n'osait me critiquer ; mes amis n'avaient pour moi qu'affection et admiration. Aussi avais-je vécu avec la naïve conviction que j'étais parfaite... Je m'étais toujours considérée comme ayant le privilège de faire des remarques sur tout ce que je pouvais juger négativement, dénonçant sans pitié les faiblesses, les erreurs ou les fautes des autres que j'avais perçues et usant souvent d'un ton de voix sarcastique et humiliant.

Ce que les gens trouvaient d'habitude « merveilleusement malicieux » chez elle, Hermsen, lui, n'avait pas hésité à lui en faire le reproche. Ce fut là pour elle, selon son propre aveu, comme une « première alerte » (*LF* 195-196).

Quand donc Édith Stein, lasse de la médiocrité de Breslau et ayant choisi de se mettre à l'école du père de la phénoménologie, arrive à Göttingen, Hedwige Martius, brillante disciple de Husserl, venait

par suite de son mariage avec Hans Theodor Conrad, de quitter le cercle immédiat des intimes du maître. Elle n'allait pas tarder à faire connaissance avec celle qui, en quelque sorte, prenait naturellement sa place dans ce cénacle principalement composé d'hommes. Leur amitié fut telle qu'Hedwige, bien qu'alors protestante, deviendra la marraine d'Édith lors du baptême de celle-ci. Écoutons Hedwige Conrad-Martius évoquer le milieu où elles se connurent :

> Notre manière d'être unies l'une à l'autre était tout à fait différente d'une amitié ordinaire. C'était en premier lieu une communauté d'atmosphère philosophique qui, comme pour bien d'autres, nous avait donné naissance. Nous avions été, nous, les disciples les plus proches de notre professeur et maître très vénéré, Edmund Husserl, comme spirituellement engendrés par lui. J'aimerais préciser qu'il ne s'agissait pas simplement d'une façon commune de penser ou de l'utilisation d'une même méthode de recherche, pas plus que d'une même vision du monde ou quelque chose de ce genre. Avouons-le, une profonde proximité dans la façon de penser et de mener la recherche a créé — et maintient — entre les disciples de Husserl une relation que je ne peux désigner autrement que comme un enfantement à un esprit commun, mais cela n'impliquait précisément pas une vision du monde identique quant à son contenu[5].

Husserl, ancien élève du dominicain Franz Brentano, était lui-même protestant. Nombre de ses propres disciples étaient d'ailleurs comme lui juifs d'origine et, pour certains, encore attachés à leur religion. C'est dans cette communauté d'esprit qu'Édith Stein apprit, comme elle le dit elle-même, à « respecter les questions de foi et les personnes qui ont la foi » (*LF* 316), car la religion est d'abord une réalité qui exige d'être regardée dans ses manifestations, en vue d'atteindre son essence par le moyen de l'*epochê* et de la *réduction eidétique* chères aux phénoménologues. Mais peut-être y a-t-il déjà plus que cela chez la jeune philosophe. Un jour, écrit-elle, où elle s'occupait de ce problème, elle interrogea l'un de ses amis, juif pratiquant, pour savoir « s'il croyait en un Dieu personnel » : « Sa réplique fut succincte. Dieu est esprit ; on ne peut rien dire d'autre sur le sujet. » Elle ajoute : « Pour moi, j'eus l'impression d'avoir reçu une pierre à la place d'un pain » (*LF* 213).

La première guerre mondiale éclate alors qu'Édith Stein a entrepris la préparation de sa thèse de doctorat. Son fier patriotisme ne lui permet pas d'hésiter un instant. Elle se porte volontaire comme

---

5. H. CONRAD-MARTIUS, « Meine Freundin... », cité n. 2, p. 82 s.

aide-infirmière dans la Croix-Rouge mais n'obtient de partir qu'en avril 1915. C'est dans le lazaret de Mährisch-Weisskirchen, en Autriche, qu'elle va éprouver pratiquement ce fameux concept d'« intropathie » (*Einfühlung*), dont elle a fait son sujet d'étude en vue de la thèse de doctorat. Il est vrai que ce qu'elle a écrit de sa vie familiale et universitaire jusqu'en 1915 montre déjà combien chez elle il s'agissait encore davantage d'un don que d'un concept. Mais là, au milieu des grands blessés, elle va en faire l'expérience dans des situations limites, telles que l'ignorance de la langue de l'autre ou l'approche de sa mort. Nombreux sont en effet les soldats tchèques qui sont soignés au lazaret, mais certains arrivent dans un état désespéré. Quinze ans plus tard, lorsqu'Édith Stein contestera certaines analyses de Heidegger, elle saura de quoi elle parle en affirmant : « Quiconque a assisté à une agonie ne pourra plus croire à un anonyme 'On meurt'[6]. »

De même en effet qu'elle a été profondément déçue lorsqu'un ami croyant n'a pas su lui parler d'un Dieu personnel, de même ce qui intéresse Édith Stein dans sa recherche philosophique ou dans les multiples relations qu'elle noue tant avec ses collègues étudiants qu'avec les blessés du front, c'est bien l'être personnel. La thèse qui lui permit d'obtenir son titre de docteur en philosophie à l'Université de Fribourg-en-Brisgau le 3 août 1916 s'intitule *Le Problème de l'Intropathie*. Un premier long chapitre (non publié) traite de l'histoire du concept ; les deux suivants en font une analyse phénoménologique originale sous plus d'un aspect. Mais qui ne voit que ce corridor sobrement ouvragé veut surtout conduire celui qui s'y est engagé vers la grande salle basse, ce quatrième et dernier chapitre où l'on est invité à s'asseoir pour méditer sur « l'*Einfühlung* comme compréhension des personnes spirituelles » ? Par là, l'œuvre d'Édith Stein vise non seulement plus loin que les travaux antérieurs de Theodor Lipps ou Max Scheler, elle dépasse le point de vue avancé par Husserl lui-même, chez qui l'intropathie est surtout l'expérience intersubjective du monde extérieur[7].

Par sa thèse de doctorat, Édith Stein tentait de répondre plus en profondeur aux questions qui l'avaient assaillie à Breslau durant ses cours de psychologie. C'est parce que cette discipline lui était apparue encore « dans l'enfance » qu'elle était venue chercher à Göttin-

6. É. STEIN, *Phénoménologie et Philosophie chrétienne*, trad. Ph. SECRETAN, Paris, Cerf, 1987, p. 101.
7. Cf. *LF* 269 ; cf. E. HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, vol. I, trad. P. RICŒUR, Paris, Gallimard, 1950, p. XXXVI, n. 2, XXXVIII, 85, 292, 317.

gen un fondement philosophique qui rehausserait ses exigences scientifiques. Elle avait cru le trouver dans la *constitution* husserlienne du *Moi pur*. Mais elle restait insatisfaite. Le dur labeur de sa thèse lui donna, bien avant le jour de gloire de l'examen sur lequel s'achève son récit autobiographique, cette joie « lumineuse » qui n'est connue de l'homme que lorsqu'il « crée »[8]. Enracinée dans l'univers des choses grâce à la corporéité, la personne steinienne ne s'y enlise pas. Par la médiation de ma sensibilité, je suis mon corps, mais ce « je » qui s'exprime est un être spirituel. Trop souvent étouffé par les déterminismes psychosociaux ou ses préjugés culturels, il ne s'y laisse pourtant pas réduire ; au contraire, il peut exercer sur eux son influence, conjointe à celle de tant d'autres dans la succession des générations, car il appartient au « règne de l'esprit » (*PE* 102-103). Les tâtonnements d'Édith Stein vers le secret de l'altérité lui permettent ainsi de souscrire à l'idée de Dilthey pour qui « une ontologie de l'esprit correspond à l'ontologie de nature » (*PE* 106).

Au fil de son mémoire de thèse, Édith Stein ne craint pas de mentionner à plusieurs reprises la question religieuse.

> Je peux bien être moi-même quelqu'un de sceptique, écrit-elle notamment, et comprendre qu'un autre sacrifie tous ses biens terrestres pour sa foi. Je le vois agir ainsi et peux saisir par intropathie la valeur qui anime le motif de sa conduite, même si le corrélat ne m'en est point accessible, ce qui m'oblige à reconnaître chez cet autre un niveau personnel que je ne possède pas moi-même. L'intropathie me permet donc de comprendre le type de l'*homo religiosus*, qui m'est pourtant étranger, et je le comprends même si ce qui se présente à moi comme quelque chose de nouveau reste toujours non rempli (*PE* 129).

La finale de ce premier écrit d'importance indique clairement que son auteur ne s'en tiendra pas là :

> Il y a des gens qui ont pensé faire l'expérience d'un effet de la grâce de Dieu à travers tel changement inattendu dans leur personne... Qui peut dire s'il s'agit là d'une expérience authentique ou de quelque obscurité sur ses propres motivations, comme nous l'avons rencontrée en considérant les idoles de la connaissance de soi (*Idole der Selbsterkenntnis*) ? Quoi qu'il en soit, l'étude de la conscience religieuse me semble être le moyen le plus approprié de répondre à notre question et, d'un autre côté, une telle réponse serait du plus haut intérêt dans le domaine propre de la religion. Cependant, je laisse la

---

8. E. STEIN, *Zum Problem der Einfühlung*, Halle, Buchdruckerei des Waisenhauses, 1917, p. 115 (cité désormais *PE*).

> réponse en suspens en vue de recherches ultérieures et me contenterai de dire pour le moment : *non liquet* (*PE* 132).

Nous le savons, les « recherches ultérieures » eurent lieu et elles ne furent pas exclusivement livresques, loin de là. Cette même année 1916, à Noël, Édith retrouve Adolf Reinach à la faveur d'une permission militaire. *Privatdocent* au service des élèves de Husserl, il est certainement l'un des hommes dont elle se sent le plus proche. Quinze jours après cette rencontre, dont elle ne soupçonne pas que c'est la dernière, elle écrit à son sujet à un autre ami, Fritz Kaufmann, également retenu par ses obligations envers la patrie : « Il prétend avoir fait, au front, la découverte qu'il n'est pas doué pour la philosophie... Cela tient au fait qu'il est désormais entièrement préoccupé par les questions religieuses[9]. » Elle apprendra sa mort quelques semaines plus tard, et l'on sait comment la sérénité de la chrétienne Anna Reinach, pourtant si amoureuse de son mari, devait être pour Édith comme une première révélation de la force cachée dans le mystère de la croix.

Mais il y a un fait beaucoup moins connu parce que ses biographes n'en parlent pas, alors qu'il oblige peut-être à repenser certaines modalités importantes de la conversion d'Édith Stein. En 1925, trois ans après son baptême, elle rencontre pour la première fois à Spire, chez les dominicaines au service desquelles elle met ses talents de pédagogue, le Père Erich Przywara. Il est venu la visiter pour parler des traductions de Newman. Le courant passe tout de suite entre elle et le jésuite, originaire de Silésie comme elle. Ils auront souvent l'occasion de se revoir et de travailler ensemble. Or Przywara a donné publiquement et par deux fois un témoignage étonnant. Il s'est d'abord discrètement exprimé sur ce sujet pour le dixième anniversaire de la mort d'Édith Stein. Il y revient deux ans plus tard, en 1954, un peu plus en détail :

> C'est lors d'une promenade au bord du Rhin, à Spire, qu'elle me raconta comment elle avait trouvé, encore athée, un exemplaire des *Exercices* (de saint Ignace) chez son libraire. Elle s'y intéressa tout d'abord en tant que psychologue. Mais elle découvrit très vite qu'on ne pouvait pas se contenter de les lire et qu'il fallait les faire. Ainsi entrait-elle, comme athée, dans les grands *Exercices*, pour en sortir après trente jours avec la décision de la conversion[10].

---

9. *ESW* VIII, p. 17, cité dans F. GABORIAU, *Édith Stein philosophe*, Paris, FAC, 1989, p. 45, n. 11.

10. É. PRZYWARA, « Die Frage Edith Stein », dans W. HERBSTRITH, *Edith Stein...*, cité n. 2, p. 187.

Peut-être faut-il encore attendre la grande biographie d'Édith Stein pour que ce témoignage soit pris en considération, complété éventuellement par d'autres, et que l'on puisse en analyser les conséquences. Pour l'heure, contentons-nous de relever que si le terme d'athée employé ici n'est sans doute pas tout à fait adéquat, l'attitude qui nous est décrite de cette âme en quête de vérité est par contre fort vraisemblable, étant donné ce que l'on sait déjà de son caractère et de l'exigence profonde qui l'habitait. Mais si les *Exercices* ne peuvent en effet être compris que si on les «fait», comment en saisir «l'essence» sans croire en Celui dont, jour après jour, ils invitent à suivre la trace, depuis sa naissance à Bethléem de Judée jusqu'à sa mort et sa résurrection aux portes de Jérusalem, la cité sainte du peuple juif ? Peut-être a-t-il fallu trente jours pour emporter la décision d'Édith Stein. Mais alors, que devient le récit classique selon lequel c'est la lecture nocturne de la vie de Thérèse de Jésus, dans la propriété des Conrad à Bergzabern, qui lui arracha ce cri : « J'ai trouvé la vérité », suivi aussitôt de la démarche auprès du curé de la paroisse ?

Thérèse d'Avila lui a sans doute permis ce pas qu'Ignace de Loyola avait seulement laissé entrevoir. C'est le pas coûteux alors, dans l'Allemagne des années 20, de devenir catholique tout de suite et non pas plus tard, comme ses amis Reinach ou Conrad, déjà convertis au protestantisme. Ce n'était pas rien en effet pour un docteur en philosophie de préférer être comptée parmi les humbles et les illettrés, mais aussi avec Ambroise ou Chrysostome, comme aurait dit Newman, plutôt que de rester sur le seuil avec tant d'autres universitaires reconnus de l'époque. Même certains membres de sa famille auraient compris qu'elle devînt protestante, comme ils l'ont confié plus tard aux carmélites de Cologne. Mais le catholicisme leur semblait tellement aux antipodes de tout ce qui avait du prix à l'aune de leur culture que le baptême d'Édith Stein fut d'abord pour eux, au plein sens du mot, un signe de contradiction.

II. - L'Être fini et l'Être éternel

> Dans le temps qui a immédiatement précédé ma conversion et encore un bon moment après, j'ai en effet estimé que mener une vie religieuse signifiait l'abandon de tout ce qui est terrestre pour ne vivre que dans la pensée aux choses divines. J'ai appris progressivement à reconnaître ensuite que quelque chose d'autre est requis de nous en ce monde et que, même dans la vie contemplative, le lien au monde ne doit pas être rompu. Je crois même que, plus profonde est

l'attraction qui nous conduit en Dieu, plus grand est le devoir de « sortir de soi », en ce sens aussi, c'est-à-dire en direction du monde, pour y porter la vie divine[11].

Cette confidence d'Édith Stein à une religieuse dominicaine ne confirme pas seulement ce que nous avons lu dans sa thèse sur l'intropathie, lorsqu'elle regardait de l'extérieur la vie du croyant. Plus profondément, elle montre combien chez elle désormais, philosophie et spiritualité, si elles ne se confondent pas, sont néanmoins inséparables. L'objet de sa recherche, dans le grand ouvrage qu'elle rédigea au carmel sur la demande de supérieurs clairvoyants, n'est pas je ne sais quelle confrontation abstraite de deux pensées, en l'occurrence celle de Husserl et celle de saint Thomas d'Aquin. Ce n'est pas non plus une ontologie qui assumerait dans une sorte d'accolade l'être fini et l'Être éternel. Non. Ce qui emporte littéralement son esprit et se traduit dans sa vie religieuse comme dans l'austère rédaction de cet « essai d'une atteinte du sens de l'être », c'est *le rapport* de la finitude à l'éternité.

Mais n'allons pas trop vite. Que s'est-il passé dans l'itinéraire intellectuel de cette convertie avant son entrée au carmel ? Mue par un instinct d'obéissance, qui s'est implanté en elle dès sa petite enfance de façon inexplicable[12], elle a voulu s'identifier le plus possible à l'*ethos* catholique. Sous l'influence du milieu dominicain où elle vivait dans le couvent Sainte-Madeleine de Spire, mais aussi conseillée par Przywara, dont le « thomisme » était sans doute ce qu'elle pouvait trouver de moins étroit à cette époque, elle se mit à étudier saint Thomas dans le texte avec, il est vrai, l'ambition de faire dialoguer la philosophie chrétienne du Moyen Âge et la philosophie moderne, représentée éminemment pour elle dans la phénoménologie. C'est ainsi qu'à la demande du jésuite, elle collabora à l'entreprise de Martin Grabmann, historien de la Scolastique, pour traduire et présenter aux lecteurs allemands le *De ente et essentia,* dans une étude qui ne fut pas publiée, et la «question disputée» *De Veritate,* qui le fut et rencontra un écho favorable dans l'intelligentsia catholique.

---

11. *ESW* VIII, p. 54, cité dans F. GABORIAU, *Édith Stein...*, cité n. 9, p. 48.

12. « La première transformation qui se fit jour en moi eut lieu quand j'avais environ sept ans. Je serais incapable de lui trouver quelque cause extérieure... Je me souviens très bien comment, depuis ce moment-là, je fus convaincue que ma mère et ma sœur Frieda savaient mieux que moi ce qui me convenait et, à cause de cette confiance, je me mis à leur obéir de bon cœur, la vieille obstination semblant avoir disparu ; et dans les années qui suivirent, je fus une enfant docile » (*LF* 75).

Après s'être risquée dans un « essai de mise en présence » de la phénoménologie et de la philosophie thomiste en vue d'un article important paru en 1929 à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Husserl, Édith Stein va même juger bon de quitter les dominicaines de Spire au printemps 1931, afin de se livrer à une œuvre de longue haleine. Il est vrai qu'elle est toujours alors en quête d'une chaire universitaire, que sa double condition de femme et de juive lui rendra à jamais inaccessible. Elle pense trouver dans le couple scolastique « puissance et acte » le porche du mystère de l'être, tel que déjà elle l'entrevoyait lorsqu'assistante de Husserl elle travaillait sur les manuscrits de celui-ci consacrés à la conscience intime du temps[13]. Elle en fera le titre d'un autre essai, trois fois plus volumineux, qui sera repris partiellement dans sa synthèse de Cologne. Elle cherche à y mettre en perspective la visée husserlienne et la pensée thomiste, tentant par là de répondre au vœu de son ancien maître, puisque Husserl avait dit qu'il attendait le jour où sa démarche entrerait en symbiose avec l'ampleur architectonique du thomisme. Mais en réalité c'est son intuition personnelle qu'elle peut enfin mettre en œuvre en jouant de plus en plus librement sur ces grands claviers:

> Le passage (de la puissance) à l'actualité n'est pas du non-être. C'est quelque chose entre l'être et le non-être, ou de l'être et du non-être simultanément. La joie qui vient de m'envahir, mais qui maintenant décline, ne peut plus être appelée pleine et vivante. Mais elle n'a pas sombré, elle n'a pas complètement disparu. Surtout il ne peut en être comme si elle n'avait jamais existé[14] ...

Celle qui, par sa prise d'habit le 15 avril 1934, est devenue sœur Teresia Benedicta a Cruce reste phénoménologue. Elle ne relâche pas son attention sur ces « flux de vécu » (*Erlebnisstrom*) qui sont le point de départ obligé de toute analyse. Mais la considération du passage de la puissance à l'acte dans le sillage du thomisme va donner

---

13. R. INGARDEN a raconté les péripéties de ce travail d'édition des *Leçons pour une Phénoménologie de la conscience du Temps*, dans *Philosophy and Phenomenological Research* 22/2 (1962) 155-175. Il y prend la défense de son amie contre les allégations du traducteur français des *Leçons*, selon qui le texte de Husserl aurait été « profondément altéré » par « ses disciples ». É. Stein elle-même cite les *Leçons* en note (*EE* 55).

14. *EE* 44 ; É. Stein revient par prédilection sur la joie comme exemple typique pour livrer le fond de sa pensée : *EE* 52-56, 74 s., 81-83, etc. Sans en modifier le sens nous n'hésitons pas ici à modifier la traduction française, dont il faut bien reconnaître avec L. Bouyer que les auteurs n'ont sans doute guère pris le temps de se relire ; cf. L. BOUYER, *Figures mystiques féminines*, Paris, Cerf, 1989, p. 162 et 172.

au double horizon simultanément immanent et transcendant du Moi qui les repense une dimension à la fois cosmique et, il faut bien le dire, mystique. C'est bien là ce qui déroute, aujourd'hui comme hier, tant d'esprits rompus à une seule discipline, qu'elle se réclame du thomisme, de la phénoménologie ou de tout autre spécialité. Ils craignent de déceler un manque de rigueur scientifique chez quelqu'un qui pourtant n'a cessé de soumettre sa pensée à une méthode sainement critique. Sa liberté n'est ni désinvolture ni fantaisie. Comme elle l'exprimera elle-même à propos de saint Jean de la Croix dans l'introduction de son dernier livre, dont la rédaction fut brutalement interrompue par l'incursion des nazis au couvent d'Echt, en Hollande, où elle avait cru pouvoir se réfugier le 31 décembre 1938, son réalisme a d'emblée trois visages qui, observés de plus près, se confondent en un seul : le visage de l'enfance, celui de l'art et celui de la sainteté. Après avoir décrit le réalisme de l'enfant, qui « répond aux impressions avec une force inaltérée, une vivacité insouciante et sans la moindre inhibition », elle enchaîne :

> Toute œuvre d'art authentique est symbole. Il y a dans la plénitude infinie du sens, en laquelle toute connaissance humaine se risque, quelque chose de contenu et d'exprimé, de telle sorte que cette plénitude de sens, qu'aucune connaissance humaine ne saurait épuiser, y résonne mystérieusement.

N'oublions pas que la carmélite qui s'exprime ainsi n'entend pas quitter le domaine des essences, alors même qu'elle s'appuie sur le « flux de vécu » d'un personnage dans sa singularité. Mais avant de s'intéresser à Jean, Édith Stein a connu Ignace, puis Thérèse, Thomas et Benoît, grâce notamment à l'amitié de Dom Raphael Walzer, abbé de l'Abbaye de Beuron, où elle a passé tant d'heures en prière... et une foule d'autres, qu'elle apprend à aimer dans la catholicité de l'Église. Chez tous les saints, comme chez les artistes et les enfants, elle s'épuise à chercher le cœur caché de l'être. Ce secret, chaque fois nouveau, n'est précisément pas une idée planant dans le ciel, mais plutôt comme un dessein divin, qui ne cesse de s'incarner dans l'histoire sous les formes les plus variées et dont l'épure achevée ne nous est évidemment pas connue, puisque l'avenir de la création échappe à nos prises. Écoutons-la donc parler de la sainteté :

> C'est la réceptivité intérieure originelle de l'âme renée de l'Esprit Saint. Ce qui vient à elle, elle l'accueille de la façon qui s'y accorde et avec la profondeur qui lui correspond. Il y a en elle une force

vivante, agile, disponible, qui n'est gênée par nul refoulement ni nulle raideur, et qui se laisse aisément et joyeusement former et conduire[15].

Philosophie et mystique s'harmonisent si bien chez cette carmélite que l'une des novices entrées au monastère d'Echt peu après qu'elle y eût été admise et qui y vit toujours nous a confié qu'à son avis ce qui caractérisait la personnalité de sœur Teresia Benedicta, c'était le prix qu'elle attribuait à l'instant présent. Elle était toute donnée à chacun de ses actes, sans distanciation. Cette religieuse n'avait jamais lu, nous avoua-t-elle, une seule ligne des ouvrages philosophiques d'Édith Stein. En l'écoutant, un passage parmi d'autres nous en est revenu en mémoire :

> Or chaque instant offre une plénitude qui demande à être épuisée. Cela dit beaucoup de choses : d'abord que l'instant n'est pas à prendre au sens d'un simple *fait ponctuel*, d'une césure entre deux *segments* du passé et de l'avenir. Instant signifie point de contact de quelque chose qui n'est pas temporel, mais qui pénètre dans la sphère du temps[16].

Ce passage est extrait de l'annexe de *L'Être fini et l'Être éternel* consacrée à « la philosophie existentiale de Martin Heidegger ». Mais déjà dans le corps de l'œuvre même, lorsqu'elle insiste sur la fugacité de l'être fini, et singulièrement celle de l'homme, elle écrit :

> Je ne suis pas de moi-même et je ne suis rien de moi-même ; je me trouve à chaque instant devant le néant et il faut que le don de l'être me soit fait d'instant en instant. Et pourtant, cet être vain est de l'être et par là je touche à chaque instant à la plénitude de l'être (*EE* 60-61).

Depuis Breslau et Göttingen, la réflexion d'Édith Stein sur la personne n'a cessé de s'approfondir. Il faudra encore une dizaine d'années avant qu'en France Emmanuel Mounier, emprisonné à cause de son opposition au régime de Vichy, ne mette en usage ce temps de réclusion pour écrire son gros *Traité du Caractère*. Mais déjà, avec l'autorité de quelqu'un qui a longtemps ruminé le problème, Édith Stein, stigmatisant le *salto mortale* de la psychologie naturaliste du XIX[e] siècle, peut écrire dans son introduction à *L'Être fini et l'Être éternel* : « Il est surprenant de voir ce qui nous est resté du royaume de l'âme depuis que la psychologie des modernes a commencé à se frayer un chemin indépendamment de toute considération reli-

15. E. STEIN, *Kreuzeswissenschaft. Studie über Joannes a Cruce*, *ESW* I, cité ici d'après H. CONRAD-MARTIUS, « Meine Freundin... », cité n. 2, p. 93 s.
16. É. STEIN, *Phénoménologie...*, cité n. 6, p. 103.

gieuse et théologique sur l'âme : il en est résulté une psychologie sans âme. Ainsi l'essence de l'âme et ses facultés furent éliminées comme *notions mythologiques* » (*EE* 25). À mesure qu'on avance dans la lecture de son livre, on voit comment, en faisant sienne l'« anthropologie tripartite » chère à la Tradition, Édith Stein, loin d'appauvrir sa pensée, l'étoffe au contraire et la fortifie, tant il est vrai que pour elle aussi désormais « la morale (est) intégrée dans la mystique »[17].

Dans la personne, entre l'être fini et l'Être éternel, il existe donc un rapport d'être, mieux : une communication, comme André Hayen tentera plus tard de le dire. Édith Stein adopte, quant à elle, la doctrine thomiste de l'*analogia entis*, mais sous sa forme, au fond biblique, d'*analogia proportionalitatis*, c'est-à-dire celle de la ressemblance avec Dieu inscrite par lui dans la créature[18]. Une telle *similitudo Dei* est le privilège de l'homme, certes, mais le reflet divin s'étend sur l'univers total ou, pour le dire autrement, celui-ci est comme un chœur, où des voix dispersées finissent par s'harmoniser dans la louange. Ce qui est le propre de l'homme, c'est d'abord cette conscience du temps, perçue naguère à l'école de Husserl et qu'elle reprendra dans l'étude de la *memoria* augustinienne.

Mais Édith Stein veut aller plus loin. Sans hésiter à méditer en philosophe les grands cantiques christologiques de l'évangile de Jean et de l'Épître aux Colossiens, elle cherche à déchiffrer le Tout intelligible. Ne le percevons-nous pas seulement comme si nous n'entendions que « quelques sons perdus d'une symphonie lointaine emportée par le vent », se demande-t-elle (*EE* 119). Oui, sans doute[19]. Et pourtant, c'est « sans le recours des vérités de la foi ou même sans une intuition naturelle particulière », affirme-t-elle, que « nous parvenons à l'essence par l'examen de l'étant fini » (*EE* 246). Cela n'est possible que grâce à la quête du sens propre à toute démarche philosophique. L'étude attentive du *De Veritate* permet à notre auteur, à l'encontre même des objections faites par les néo-thomistes « contre la connaissance phénoménologique de l'essence », de montrer comment toutes les essences créées ont leur archétype dans l'essence divine. La polysémie (*Sinn-Mannigfaltigkeit*) du réel que nous percevons ne fait que multiplier à l'infini les « répliques » (*Abbilder*) de la création éternellement présente dans la pensée de Dieu.

---

17. Cf. H. DE LUBAC, « Anthropologie tripartite », dans *Théologie dans l'histoire*, vol. I, Paris, DDB, 1990, p. 186-192 ; voir *EE* 248, 277, 363-372, 419.

18. Sur ce point, voir R. GUILEAD, *De la Phénoménologie à la science de la Croix*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1974, p. 236.

19. Cf. X. TILLIETTE, *Le Christ de la Philosophie*, Paris, Cerf, 1990, p. 172 s.

Une telle remontée à la source de l'exemplarisme chrétien est, comme le Père Louis Bouyer l'a indiqué, au cœur de toute la tentative d'Édith Stein dans ce grand livre[20].

A-t-on remarqué la dimension cosmique du féminisme d'Édith Stein ? Il affleure ici en une sorte de dialogue à trois entre elle-même, Hedwige Conrad-Martius et Gertrude von Le Fort. Citant la première, pour qui « la plante n'est absolument elle-même que dans la région où elle donne naissance continuellement, au-delà d'elle-même, à des êtres semblables à elle », Édith note : « La plante, telle qu'elle est ici décrite, me semble être le symbole achevé de la 'femme éternelle' (c'est-à-dire de la mère), comme l'a dépeinte Gertrude von Le Fort » (*EE* 268-269). Plus largement, Édith est à l'affût de cette force créatrice infinie qui se joue (*spielt*) parmi toutes les figures (*Gestalt*) singulières du monde. Elle nous invite à l'observer patiemment dans le vitrail enluminé des cristaux de neige, comme dans le rapport symbolique des ensembles sociaux, souche, famille, race ou nation. Elle ne confond pas davantage physique et histoire que botanique et sociologie. Elle cherche au contraire à en fonder la démarche polychrome par la mise à jour de ces figures archétypiques que les sciences, comme l'art, doivent d'abord, quoique selon des modes apparemment antinomiques, reconnaître et solliciter avant de prétendre les reproduire ou les analyser.

Écoutons-la un instant nous parler de la création artistique :

> Elle n'est pas du tout libre au sens d'une création arbitraire. Plus l'art est authentique et grand, plus son acte créateur ressemblera à un don, à un enfantement... La figure a sa propre loi de structure, à laquelle doit se plier le Maître, s'il veut faire une œuvre d'art et non pas quelque chose d'artificiel. Les figures ont leur propre essence, qui se déploie devant ses yeux. Il doit les observer pour voir comment elles se comportent dans telle ou telle situation, il ne peut pas leur prescrire un comportement à son gré. Il existe pour l'artiste des images originaires (*Urbild*), qu'il lui faut s'approprier ; leur être est indépendant de son travail, il s'impose à lui (*EE* 161).

Revenant plus loin sur cette sorte d'obéissance exigée du véritable créateur, elle écrit :

---

20. Cf. L. BOUYER, *Figures mystiques...*, cité n. 14, p. 167. É. STEIN utilise fréquemment le terme d'archétype (*eidos*), qu'Aristote, dit-elle, a emprunté à Platon (*EE* 69). Elle déclare avec une belle audace : « Nous n'avons jamais pu nous persuader que Platon visait réellement ce qu'Aristote combat dans la *Métaphysique* comme appartenant à la doctrine des Idées » (*EE* 106).

> Il dépend de la nature que l'artiste soit dans l'obligation de créer ; la nature détermine aussi la sorte de projets (*Entwürfe*) que l'artiste peut faire siens. C'est pourquoi il existe des idées déterminées qui l'attirent et qu'il peut réaliser. Lorsqu'il les réalise, non seulement les œuvres correspondantes à ces projets deviennent réelles, mais sa propre essence se réalise et lui-même parvient à un degré supérieur de réalisation existentielle (*EE* 233).

En chrétienne attentive au « gémissement de la création » dont parle l'Apôtre, Édith Stein lui fait souvent écho à sa manière pour évoquer le « miroir brisé » d'un monde déchu. Mais, malgré la terrible époque où elle vécut et la menace toujours plus lourde qui pesait sur son peuple, il est remarquable que l'adoration et la louange, apprises d'abord à la synagogue de Breslau, puis dans la liturgie bénédictine de Beuron, avant d'être pratiquées de manière plus dépouillée dans la clôture du carmel, ne cessent aussi d'habiter sa pensée. Comme l'avait bien vu Erich Przywara, c'est une sorte de « phénoménologie des Psaumes » qui, aujourd'hui encore, pourrait le mieux rendre compte de la tension présente dans son œuvre.

Les deux dernières parties de *L'Être fini et l'Être éternel*, consacrées respectivement à l'Image de la Trinité et à l'individuation, pourraient se comprendre à la lumière du principe archétypique appliqué à la *saisie obscure* du Christ. Faisant plus écho à Newman qu'à saint Thomas, Édith Stein, rappelant que la personne est insaisissable dans sa différence, fait appel à la *perception venant du cœur* (*EE* 496-497). Cela s'applique tout particulièrement au Christ. Ayant déjà noté que « lorsque l'artiste atteint l'archétype vrai et s'en tient aux limites de ce qui est transmis, son œuvre est plus vraie, même au sens historique, que celle de l'historien qui ne va pas au fond des choses » (*EE* 306), elle écrit :

> Le Christ est entièrement homme et pour cette raison il n'est identique à aucun autre homme. Il n'est pas saisissable en tant que caractère comme Pierre ou Paul. C'est pourquoi toute tentative de nous rapprocher du Seigneur par un portrait de sa vie et par son caractère à la manière d'une biographie moderne se traduit par un appauvrissement, la fixation d'un point de vue partiel, et même souvent par une défiguration et une falsification (*EE* 518).

À première vue, la pensée d'Édith Stein sur l'image de la Trinité pourrait sembler étroitement dépendre de saint Augustin. Elle a lu de près l'*Augustinus* d'Erich Przywara et n'hésite pas à lui faire des emprunts, qui suggèrent une influence plus décisive de ce livre sur le sien que l'*Analogia Entis* du même auteur. Mais elle a aussi travaillé

directement le *De Trinitate* d'Augustin et s'attarde avec une profonde connivence intérieure sur la structure augustinienne de l'âme en privilégiant la mémoire et non sans faire remarquer que saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila sont également dépendants d'Augustin sur ce point. Mais en réalité, là où Édith Stein est la plus originale, c'est lorsqu'elle affirme :

> Le sens (*Sinn/logos*) est la figure finale (*Zielgestalt*) vers laquelle l'âme est orientée par sa détermination essentielle ; la force (*Kraft/energeia*) ou puissance existentielle lui est donnée pour devenir ce qu'elle doit être (*EE* 430).

Nous atteignons ainsi dans la personne le sommet de l'image trinitaire au sein de toute l'œuvre créée, telle qu'Édith Stein s'efforce longuement de la deviner dès la composition de la pure matière jusqu'aux esprits purs, y découvrant pour notre étonnement les traces du Verbe et de l'Esprit gravées au creux des choses et des êtres par le Père. Non sans un brin d'audace et sans doute d'humour, mais, à cause de cela peut-être, avec une grande justesse de ton, Hedwige Conrad-Martius évoque le souvenir d'Édith Stein en citant un passage où celle-ci, contemplant la hiérarchie des anges à la suite de l'Aréopagite, parle des « Pouvoirs », à côté des Chérubins, Trônes et Dominations. Sans vouloir le moins du monde identifier Édith à un ange, nous dit son amie, la personnalité de cette dernière lui a paru singulièrement s'éclairer dans cette description :

> Les esprits célestes nommés Pouvoirs (*Kraft*) sont appelés tels à cause de la courageuse et intrépide virilité, qui déborde de toutes leurs actions et ne tolère rien qui atténuerait tant soit peu les illuminations qui leur sont accordées par Dieu. Elle (une telle nature angélique) tend de toute sa force vers l'imitation de Dieu et ne reste pas, par une lâche faiblesse, en retrait de ce qu'exige la motion divine. Elle regarde au contraire constamment vers la Force (*Kraft*) suressentielle, créatrice de pouvoir. Elle est, dans la mesure du possible, un reflet de cette Force[21].

Dans le combat ainsi symbolisé d'une pensée et tout uniment d'une vie, il était finalement inévitable qu'Édith Stein rencontre l'essence du mal. Métaphysiquement parlant, elle se sépare sur ce point de la pensée thomiste. Sans récuser la lutte traditionnelle de l'Église contre le dualisme, elle refuse néanmoins de voir le mal seulement comme un manque d'être. Le mal, dit-elle, n'est pas une privation mais une inversion de l'être, une révolte contre le don de l'être, une

---

21. H. Conrad-Martius, « Meine Freundin... », cité n. 2, p. 92 ; cf. *EE* 387.

« haine de soi-même, (une) haine de Dieu... et une lutte vaine en vue de la destruction de tout étant » (*EE* 400).

Lutte vaine... « Quare tumultuantur gentes et populi meditantur inania ? » Impossible ici de ne point songer au nazisme dont l'ombre s'étendait de façon implacable au moment où sœur Teresia Benedicta affrontait ce mystère, au-delà certes de la simple réflexion philosophique. Mais pour elle, dans sa foi, cette lutte était vaine. Elle n'avait pas oublié qu'elle était née le jour où les juifs célèbrent la fête du Kippour et rappelle dans son autobiographie comment, ce jour-là, le Grand-Prêtre entre dans le Saint des Saints pour expier ses propres péchés et ceux de tout le peuple. Sa mère avait gardé la coutume de célébrer son anniversaire ce jour-là et non pas le 12 octobre (*LF* 71-72). La carmélite s'en souvient encore lorsqu'elle écrit spécialement à sa prieure en mars 1939 pour lui confier sa consécration au Cœur du Christ dans l'humble espérance de faire reculer le « règne de l'Antéchrist », c'est-à-dire, pour l'heure, du nazisme.

Enfin, lorsque malgré tous les efforts déployés pour échapper au massacre, car sans prétendre à aucun privilège Édith Stein ne courait pas ingénument au martyre, il fut évident que le dénouement approchait, on sait comment, encourageant sa sœur Rosa, entraînée avec elle « vers l'Est », elle lui dit : « Allons et mourons pour notre peuple. » Le Père Jan H. Nota, jésuite néerlandais qui l'a bien connue durant son séjour à Echt, apprit peu après son départ forcé du carmel le 7 août 1942. Il a donné récemment ce témoignage :

> Je suis sûr, par suite de mes rencontres avec elle, la dernière ayant eu lieu trois semaines avant sa mort, et aussi à cause de tous ses écrits depuis 1922, que cette fin signifiait pour elle un commencement, le dépassement du temps, de la finitude et de la croix, dans l'éternité de la vie et de l'amour du Dieu trine[22].

III. - Actualité d'Édith Stein

Comment expliquer le silence presque total dans lequel est restée ensevelie la pensée d'Édith Stein en France ? Sa biographie n'y est certes pas complètement ignorée, grâce notamment au livre d'Élisabeth de Miribel, paru pour la première fois en 1954 et réédité à l'occasion de sa béatification en 1987. L'étude plus approfondie de Hilda Graef a été traduite de l'anglais, en 1956, saluée par un article du Père

---

22. J.A. NOTA, *Edith Stein and Martin Heidegger*, dans *Carmelite Studies* IV (1987) 72.

Xavier Tilliette dans les *Études*[23]. Mais depuis lors, mis à part les minces volumes déjà signalés dans nos notes, rien.

Il ne suffit pas de répondre que l'œuvre d'Édith Stein est typiquement allemande. Cela est vrai d'autres auteurs qui, pour ne citer que l'un d'entre eux, Martin Heidegger, ont suscité des phalanges de traducteurs et de commentateurs, rassemblé des séminaires et nourri le débat philosophique français, au point parfois qu'on se demande si la première condition pour être philosophe ou même théologien chez nous n'est pas de s'initier à la langue de Goethe.

Par ailleurs, il est tentant de se contenter d'admirer le témoignage héroïque d'Édith Stein, voire de s'inspirer de quelques-uns de ses écrits spirituels, plutôt que d'en chercher la cohérence avec une pensée jugée hors de portée du grand nombre. En réaction peut-être contre un intellectualisme désséchant, notre époque ne se résigne-t-elle pas un peu facilement à cette foi chaleureuse, affectivement consolante, mais incapable de rendre compte avec un tant soit peu de rigueur de l'héritage dont elle porte la responsabilité dans le concert pluriel et souvent cacophonique des anciennes ou nouvelles cultures ?

Rigueur ? Mais c'est justement le problème d'une méthodologie qui, nous l'avons vu, risque, dans l'œuvre d'Édith Stein, de déconcerter d'éventuels lecteurs plus exigeants. Ne mélange-t-elle pas les genres, dira-t-on, en confondant la démarche philosophique, qui serait exclusivement rationnelle, et celle de la théologie, soumise par principe à l'autorité de la Révélation ? Quant au contenu même de sa pensée, certains éviteront peut-être de tenter de l'approfondir en lui épinglant quelques qualificatifs, dont un seul suffirait à l'écarter comme étant parfaitement obsolète, tels ceux d'essentialisme, de platonisme ou de mysticisme, que sais-je ?

Ici nous aimerions partir d'un point de vue tout autre en nous mettant à l'école de cette « grande dame », comme l'a appelée Jean-Paul II à Cologne, lors de la béatification d'Édith Stein le 1er mai 1987, qui sut si bien « aimer de tout son cœur et de toute sa pensée ». Elle qui, encore sceptique, s'efforçait de comprendre le croyant sans pouvoir d'emblée saisir le corrélat correspondant à son comportement, s'estimera en droit d'attendre le respect de ce qu'elle était devenue de la part de l'un de ses anciens condisciples et amis de Fribourg, Roman Ingarden. Ce dernier lui avait fait parvenir à Spire, pour qu'elle cor-

23. X. TILLIETTE, *Le souvenir d'Édith Stein*, dans *Études* 289 (1956) 3-14 ; cf. É. DE MIRIBEL, *Comme l'or purifié par le feu*, Paris, Cerf, 1987, et H.C. GRAEF, *The Scholar and the Cross*, London, Green and C., 1954.

rige son allemand et lui suggère éventuellement des améliorations sur le fond, une étude phénoménologique qu'il espérait publier. Voici ce que sa correspondante lui répond le 19 juin 1924 :

> Lorsque j'ai lu les dernières lignes, je me suis demandé : comment est-il possible qu'un homme ayant une formation scientifique, qui prétend à la stricte objectivité et qui ne porterait pas de jugement sur la plus infime question philosophique sans un examen minutieux, puisse régler les problèmes les plus importants avec une phrase qui rappelle le style d'une petite feuille locale ? Je veux parler de « l'appareil dogmatique bien monté pour la domination des masses »... Combien de temps avez-vous consacré (depuis les cours de religion à l'école) à l'étude du dogme catholique, de son fondement théologique, de son développement historique ? Et vous êtes-vous déjà demandé comment il se fait que des hommes comme Augustin, Anselme de Cantorbéry, Bonaventure, Thomas, sans parler de milliers d'autres dont les noms sont inconnus pour qui se tient à distance, mais qui sans aucun doute ne sont pas moins intelligents que nos bons intellectuels, aient vu le sublime dans ce dogme méprisé, accessible à l'esprit humain, le seul pour lequel il vaille la peine d'offrir sa vie[24] ?

Libre donc au lecteur de juger de ce qui est actuel ou inactuel dans la pensée d'Édith Stein, telle que nous avons tenté bien partiellement d'en rendre compte. Qu'il se souvienne seulement que l'inactuel nous est parfois plus nécessaire que nous l'estimons spontanément. Pour notre part, et sans prétendre être exhaustif, nous formulerons six propositions qui veulent être autant d'invitations à mieux la connaître.

1. Édith Stein était parfaitement consciente de la difficulté de l'entreprise lorsque ses supérieurs lui demandèrent de se remettre au travail à l'issue de son noviciat en vue de favoriser un dialogue entre la pensée chrétienne et la philosophie moderne. Elle dit dans l'avant-propos de *L'Être fini et l'Être éternel* comment elle « n'exclut pas la possibilité d'être utile à d'autres par son essai, si insuffisant soit-il ». Modestie du propos. Mais propos simultanément très ambitieux. En effet, dit-elle, c'est une « voie qui conduit à une prise de contact vivant avec les penseurs d'autrefois », afin de « faire comprendre qu'au-delà de tous les temps et de toutes les barrières constituées par

---

24. ***Briefe an Roman Ingarden* 1917-1938, *ESW* XIV, Freiburg, Herder, 1991,** Lettre 84, p. 155.

les nations et les écoles, tous ceux qui cherchent la vérité possèdent un caractère commun » (*EE* 2).

L'ancienne disciple de Husserl a retenu la leçon du maître sur la part de l'intersubjectivité qui entre de plein droit dans le progrès des sciences et de la philosophie. Par ailleurs, elle ne craint pas d'encourir de sa part peut-être, et surtout de celle des phénoménologues de stricte observance, le reproche de naïveté. Mais elle est convaincue que la soif de vérité qui habite tout chercheur comme tout homme en quête de sens est plus grande que les langages et les systèmes auxquels ils ont recours pour l'exprimer. Devenue catholique, Édith Stein a accompli de nombreux travaux de traduction. Profondément enracinée dans sa culture germanique et familiarisée à l'histoire de son pays, elle se montre réceptive à l'histoire et à la culture des autres. Bref, quel que soit le jugement critique qu'il est légitime de porter sur son œuvre, il sera bon d'en apprécier l'intentionnalité et, si possible, de la faire nôtre en notre temps de recomposition géographique et de bouleversements culturels.

2. Catholique et religieuse contemplative, Édith Stein n'a jamais renié la phénoménologie. Comme le dit Hedwige Conrad-Martius, cette orientation philosophique n'implique pas la même « vision du monde » chez ceux qui s'y sont initiés. Il est fort important de s'en souvenir, au moins pour deux raisons. La première parce que l'*habitus catholique* dont parlait Wust ne saurait être lui non plus un système ni une méthode. Il existe en lui une disponibilité native à toutes les formes de pensée. Le réflexe d'obéissance dont nous avons parlé plus haut à propos de l'attitude d'Édith Stein à l'égard du thomisme ne l'a heureusement pas conduite, par quelque soumission de type extrinséciste, à l'abandon de ce qu'elle était devenue comme phénoménologue. Le risque en était grand. Elle a su y échapper, réalisant plutôt avec l'*ethos* catholique une sorte d'osmose, au cours de laquelle ce qu'elle apportait comptait au moins autant que ce qu'elle recevait. Et c'est d'abord pour cela que nous avons besoin d'elle aujourd'hui.

La seconde raison nous semble parfaitement illustrée par la parution récente d'un essai à la fois mordant et brillant, dont le premier mérite est sans doute de démontrer à ceux qui en auraient douté la vitalité du courant phénoménologique en France. Il s'agit du petit livre de Dominique Janicaud, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*. Sans qu'il puisse être évidemment question de ranimer ici la querelle interne des catholiques sur la philosophie chrétienne, ce livre nous permet de nous demander avec l'auteur,

face à nombre d'ouvrages récemment parus, s'il n'eût pas « été en un sens plus clair » d'« invoquer l'autorité révélée pour élargir le champ de la phénoménologie », en montrant comment, à son avis, s'est opérée chez plusieurs grands phénoménologues croyants contemporains une sorte d'extrapolation théologique, qui pose pour le coup un problème sérieux de méthodologie[25]. Chez Édith Stein, contrairement à ce qui a parfois été dit, la méthode la plus rationnelle est constamment à l'œuvre, mais elle se place d'emblée dans l'obéissance de la foi. Elle pense « aux confins de la phénoménologie et de la théologie », selon l'expression du Père Tilliette, parce qu'elle se sent pleinement chez elle dans l'espace ouvert par la Révélation et qu'elle n'a pas cru bon, comme Heidegger dans *Sein und Zeit*, de retirer du champ de visée de la philosophie occidentale l'acquis de la dogmatique chrétienne.

3. L'insistance marquée sur les essences dans la pensée d'Édith Stein ne pourrait-elle, reprise de façon critique, nous être également de quelque utilité ? Ici et là, dans l'Église en particulier, il arrive que la référence au vécu, certes indispensable pour ne pas se payer de mots, incline sans qu'on y prenne garde à des généralisations hâtives ou entretienne des clichés un peu simples. Sans doute est-ce parce que nous sommes restés influencés à notre insu par l'existentialisme d'après guerre. La phénoménologie husserlienne, elle, partait bien des *flux de vécu*, mais dans l'intention de faire advenir leur essence au cours de l'analyse. Chez Édith Stein, comme on l'a vu, ce mouvement se prolonge dans la contemplation d'archétypes qui trouvent leur fondement dans le *Logos*. Que l'on épouse ou non la pensée exemplariste qui est ici sous-jacente, il n'en reste pas moins que nous avons toujours à chercher, comme le dit la Constitution *Gaudium et spes*, 10, « ce qui sous tous les changements demeure », et nous croyons avec Édith Stein que c'est dans le Verbe incarné que nous le trouvons.

4. Le personnalisme d'Édith Stein mérite également de retenir l'attention. En partant de prémisses phénoménologiques, elle accorde à la corporéité qui nous relie au monde toute la signification à laquelle les recherches ultérieures de la philosophie française, avec Paul Ricœur et Michel Henry en particulier, n'ont fait que donner un peu plus de relief. Mais l'épanouissement chrétien de sa pensée et sa

25. Cf. D. JANICAUD, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, Paris, L'Éclat, 1991, p. 53.

plongée dans la Tradition lui ont permis de mieux fonder l'icône de Dieu en l'homme, dans un sens qui, à notre avis, rejoint la théologie d'un Serge Boulgakov et de l'Orthodoxie russe. Quand elle souligne le rôle médiateur de l'âme (*psychê*) entre le cosmos et le règne de l'esprit grâce aux sensations et aux sentiments, elle nous garde à la fois d'une vision dualiste de l'être humain et d'une psychologie envahissante ou débridée. Avec les théologiens orthodoxes, elle rappelle que l'esprit, souffle provenant de Dieu en l'homme, est le lieu où l'homme entre en communion avec l'Esprit[26].

5. Pour en venir à la dimension cosmique de la pensée d'Édith Stein, qu'on nous permette une citation un peu longue du philologue et critique d'art anglais George Steiner, pour qui la *déconstruction*, inaugurée selon lui dans la poésie avec Mallarmé et Rimbaud, s'est poursuivie chez Nietzsche, puis dans la critique freudienne de l'intentionnalité, avant de s'épanouir chez Derrida et quelques autres :

> Toute déconstruction conséquente de l'individuation du locuteur humain — de la *persona* — est, dans le contexte de la conscience occidentale, une négation de la possibilité théologique et du concept de *Logos* sur lequel se fonde cette possibilité... La déconstruction nous apprend que lorsqu'il n'est plus de « face à Dieu », vers laquelle le marqueur sémantique puisse se tourner, il ne saurait exister d'intelligibilité transcendante ou décidable. La rupture avec le postulat du sacré est la rupture avec tout sens du stable, potentiellement vérifiable[27].

Les remarques profondes d'Édith Stein sur les exigences de la création artistique préviennent et, pensons-nous, pourraient nous aider à rectifier l'attitude sombrement pessimiste qui prévaut, au-delà de l'art, à l'égard des virtualités du langage. Malgré toutes ses tentatives, l'*homo technicus* n'a pas réussi à déflorer de façon irréparable le cosmos présent dans le creuset de toute parole. L'urgence du sentiment actuel sur la protection de la nature est d'abord une nécessité métaphysique, qu'aucune théorie à prétention scientifique ou philosophique ne peut rayer d'un trait de plume. Ici aussi, l'équilibre délicatement recherché par Édith Stein entre une rationalité exi-

---

26. Cf. S. BOULGAKOV, *Du Verbe Incarné*, trad. C. ANDRONIKOV, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, p. 99-101 ; cf. M. HENRY, *Philosophie et phénoménologie du Corps*, Paris, PUF, 1965 ; P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

27. G. STEINER, *Réelles présences. Les arts du sens*, trad. M.R. DE PAUW, Paris, **Gallimard, 1989, p. 127 et 163.**

geante et la soumission de l'intelligence à *la chasteté des choses* éclaire le chemin.

6. Enfin, *the last but not the least*, comment ne pas réfléchir à nouveau avec Édith Stein, non sans un sentiment de crainte admirative, au Mystère d'Israël ? Au cours d'une émission récente sur Radio Notre-Dame consacrée à Hans Urs von Balthasar, Jean Bastaire rappelait combien Charles Péguy, de quelque vingt ans l'aîné de celle que nous évoquons, avait su exprimer la dette chrétienne à l'égard du peuple juif, alors que tant d'autres l'avaient oubliée ou reniée. Lorsqu'en 1961 parut *Totalité et Infini*, d'Emmanuel Levinas, quels sont ceux qui perçurent que, du sein même de la phénoménologie, resurgissait, à l'encontre de la froide entreprise grecque de Heidegger, l'irrépressible exigence hébraïque de la conscience morale : « Tu ne tueras point » ? Édith Stein, attirée vers la vérité à partir des exigences éthiques du judaïsme, ne s'est pas arrêtée en chemin comme le jeune homme riche. Elle est allée jusqu'au bout d'un itinéraire dont l'amplitude n'a pas fini d'étonner. Au cours de la célébration récente du 25e anniversaire de la Déclaration conciliaire *Nostra aetate*, Jean-Paul II a redit sa conviction maintes fois exprimée par lui-même ou ses prédécesseurs :

> L'ouverture universelle de *Nostra aetate*... s'enracine et puise son orientation dans un sens aigu de l'absolue singularité du choix que Dieu a fait d'un peuple particulier, « son » peuple, Israël selon la chair, déjà appelé « Église de Dieu ». Ainsi, la réflexion de l'Église sur sa mission et sa nature même est intrinsèquement liée à sa réflexion sur la lignée d'Abraham et la nature du peuple juif[28].

Pas plus qu'elle n'a rejeté la phénoménologie en recevant le baptême, Édith Stein, qui n'avait jamais caché son identité juive, même en Autriche en 1915 alors que déjà certains de ses collègues du lazaret avaient honte d'en faire état, ne renia davantage celle-ci une fois devenue chrétienne. Tout au contraire, comme ses biographes l'ont bien souligné, sa foi juive se trouva revivifiée dans son union de jour en jour plus intime avec « l'Agneau immolé depuis la fondation du monde », dont parle l'Apocalypse de Jean. Union mystique, oui, mais à jamais indissociable d'une pensée profondément enracinée dans la tradition juive et qui, nous en sommes convaincu, continuera de porter du fruit parce que le Mystère d'Israël et des Nations, qu'elle réfracte avec une telle intensité, demeurera au cœur de l'ac-

---

28. JEAN-PAUL II, *Chrétiens et Juifs doivent réfléchir ensemble sur la Shoah*, dans *DC* 88 (1991) 66.

tualité jusqu'à la fin des temps. Écoutons encore une fois Erich Przywara nous parler d'Édith Stein :

> Par sa profondeur singulière, Édith Stein est le symbole de la véritable situation intellectuelle d'aujourd'hui. Dans l'instinct le plus intérieur de sa race, elle a toujours su qu'Abraham, le père des païens et des juifs, est issu de la ville asiatique d'Ur, en Chaldée, alors même que toute sa pensée était tournée vers l'Occident rationnel. Comme carmélite, également d'instinct, elle était chez elle au Mont Carmel, alors même que « la mesure et le milieu » de l'Occident bénédictin était sa loi. On pourrait presque dire qu'elle a l'esprit d'une Espagnole, car la grandeur de l'Espagne réside en ce que l'Orient et l'Occident s'y rencontrent et s'y mêlent... Mais c'est aussi cette position entre l'Orient et l'Occident qui empêche a priori de bien saisir la profondeur particulière du personnage et de l'œuvre d'Édith Stein. L'avenir regardera sûrement Édith Stein comme un symbole. Mais ce symbole ne peut se réaliser que dans « le sang et le feu » (celui du prophète Elie, de Thérèse de Jésus et de Jean de la Croix). C'est pourquoi le présent éprouve une peur presque maladive devant ce futur. C'est pourquoi aussi tout culte d'Édith Stein, même pratiqué avec zèle, n'est pas nécessairement le culte de la véritable Édith Stein. Car celui qui lui dit oui doit également dire oui à l'avenir dont elle est le symbole[29].

Ces lignes, écrites pour le dixième anniversaire de la mort d'Édith Stein, prennent quarante ans plus tard un relief que nous avons voulu souligner. Le feu purifiant de l'Amour unique et le sang versé des martyrs à la suite du Christ gardent leur promesse de fécondité non seulement pour l'Europe, dont Édith Stein reste un témoin de haute stature, mais pour le monde entier.

Corée du Sud - 152-051 Séoul Olivier DE BERRANGER
Ku Ro 1 Dong Catholic Church
Ku Ro-Gu, Ku Ro 1 Dong 496-16

Sommaire. — Édith Stein est morte il y a cinquante ans parmi la multitude des autres victimes juives de la barbarie. Cet article, en évoquant son souvenir à partir d'écrits encore trop peu connus dans les pays de langue française, retrace l'unité d'une vie et d'une pensée. Édith Stein n'a pas plus renié son judaïsme que la phénoménologie en devenant chrétienne et carmélite. Son catholicisme lui a au contraire permis d'en trouver l'accomplissement. En notre époque de profonds bouleversements, cette « grande dame », béatifiée par Jean-Paul II à Cologne en 1987, a encore beaucoup de choses à apprendre à ceux qui aiment la vérité.

---

29. E. PRZYWARA, *Die Frage...*, cité n. 10, p. 181 s.